

TP2000/2

SALOMON REINACH



# L'APOCALYPSE DE ST-PIERRE

*(République française, 15 janvier 1893)*



Bibliothèque Maison de l'Orient



139452

PARIS

IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, 24, RUE CHAUCHAT



1893

SAULOMON BILLY CH

REPORT OF THE DEPT. OF THE INTERIOR

AND THE GEOLOGICAL SURVEY

OF THE TERRITORY OF ARIZONA

SALOMON REINACH

---

# L'APOCALYPSE DE S<sup>T</sup>-PIERRE

(*République française*, 15 janvier 1893)

---

PARIS

IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, 24, RUE CHAUCHAT

—  
1893



# L'APOCALYPSE DE SAINT-PIERRE

---

Une apocalypse est essentiellement, comme l'indique le nom grec, une révélation portant sur des faits qui se déroberont à la connaissance des hommes. C'est le récit, fait par un privilégié, d'une vision dont il a été le seul témoin ou, du moins, dont il est le seul garant. Les compositions de ce genre ont tenu une grande place dans la littérature juive, mais peut-être faut-il en faire remonter l'origine à la Phénicie et à la Chaldée. Le christianisme primitif a lu surtout deux apocalypses, attribuées l'une à saint Jean, l'autre à saint Pierre, et dont les destinées ont été bien différentes. Tout le monde connaît l'apocalypse de saint Jean, écho de la persécution dirigée par Néron, en l'an 64, contre les chrétiens et les juifs confondus ; on est porté à y voir aujourd'hui le remaniement, dans un esprit chrétien, d'un document originairement juif. Dans un morceau célèbre, appelé le *Fragment de Muratori*, qui paraît remonter à la fin du second siècle, cette apocalypse est mentionnée parmi les écrits que reconnaît l'Eglise d'Occident, à côté d'une apocalypse de saint Pierre. Vers la même époque, l'apocalypse de saint Jean était exclue des canons de l'Eglise d'Orient. Même au quatrième siècle, l'accord ne s'était pas encore fait sur l'autorité de

cette révélation. Un peu plus tard, lors de la constitution du canon, elle est admise par l'Eglise, tandis que l'apocalypse de saint Pierre est rejetée parmi les apocryphes. Cependant nous savons qu'en 440 on la lisait encore publiquement avant la Pâques dans quelques églises de Palestine. Mais, vers le neuvième siècle, elle cessa d'être copiée, même en Orient, et disparut, sans laisser d'autres traces que quelques extraits conservés par des auteurs ecclésiastiques.

Le hasard a voulu que M. Bouriant en retrouvât un fragment très considérable dans la même tombe de moine égyptien, à Akhmîn, qui nous a rendu les nouveaux chapitres de l'Évangile de saint Pierre étudiés dans la *République Française* à la date du 5 janvier dernier.

Le texte commence à la fin d'un discours de Jésus : « Beaucoup d'entre eux » seront de faux prophètes et enseigneront les voies et les doctrines de la perdition. Ceux-là seront les fils de la perdition, et alors Dieu viendra vers mes fidèles, souffrant de la faim et de la soif, opprimés, éprouvant leurs âmes dans cette vie, et il jugera les fils de l'injustice ».

Puis Jésus dit à ses disciples : « Allons sur la montagne et prions ».

Les douze disciples l'accompagnent et lui demandent de leur montrer un de leurs frères, un juste ayant quitté le monde,

afin qu'ils connaissent la condition où il vit et que, prenant confiance en eux-mêmes, ils puissent reconforter un jour ceux qui les écouteront.

Ils se mettent en prière et alors deux hommes paraissent devant le Seigneur, si brillants qu'on ne peut les regarder en face ; un rayon semblable à ceux du soleil sort de leur visage ; leurs vêtements rayonnent, leurs corps sont plus blancs que la neige et plus rosés que la rose ; leur chevelure, épaisse et fleurie, encadre harmonieusement leur visage et retombe sur leurs épaules comme une couronne de nard en épis et de fleurs variées, ou comme l'arc-en-ciel dans les airs ; une indicible beauté est répandue sur eux. Les disciples sont frappés d'admiration et d'étonnement. Celui qui s'exprime à la première personne s'approche du Seigneur et lui dit : « Quels sont ces hommes ? — Ce sont vos frères, répond Jésus ; ce sont les justes dont vous avez voulu connaître l'aspect. » Le disciple reprend : « Et où sont les autres justes ? Où résident ceux qui sont en possession de cette gloire ? » Ici commence l'apocalypse proprement dite ; je traduis le texte grec autant qu'il se prête à une traduction :

« Et le Seigneur me montra un lieu très  
» étendu situé en dehors de ce monde,  
» resplendissant de lumière, illuminé par  
» les rayons du soleil ; le sol était couvert  
» de fleurs qui ne se fanent jamais, rem-

» pli de parfums et d'arbres aux feuilles  
» éternelles, couverts de fruits abondants.  
» Le parfum des fleurs était si fort qu'il  
» venait jusqu'à nous. Les habitants de  
» ce séjour étaient vêtus comme les anges  
» de la lumière et leur vêtement res-  
» semblait au pays qu'ils habitaient. Des  
» anges couraient autour d'eux et tous  
» louaient Dieu d'une seule voix. Le Sei-  
» gneur nous dit : « Voilà le séjour des  
» hommes justes, des pontifes de votre  
» foi. »

« A l'opposé de ce lieu, j'en vis un au-  
» tre desséché et hideux. Les gens qu'on  
» y châtiât, comme les anges chargés de  
» les punir, portaient des vêtements som-  
» bres semblables à l'atmosphère qui y  
» régnait. Quelques-uns étaient suspen-  
» dus par la langue : c'étaient ceux qui  
» avaient blasphémé la voie de la justice ;  
» un feu brûlant les enveloppait et les  
» torturait. On y voyait aussi un grand  
» marais rempli de vase bouillonnante,  
» dans laquelle étaient plongés ceux qui  
» avaient perverti la justice ; des anges  
» tortionnaires s'acharnaient sur eux. Des  
» femmes aussi étaient suspendues par  
» les cheveux au-dessus de cette fange  
» bouillonnante : c'étaient celles qui s'é-  
» taient parées pour l'adultère, et ceux  
» qui avaient été leurs complices étaient  
» suspendus par les pieds, la tête plon-  
» geant dans la boue. Je disais : « Je ne  
» croyais pas devoir venir en ce lieu », et  
» je voyais les meurtriers et leurs com-  
» plices, jetés dans un endroit resserré et

» rempli de reptiles féroces, tourmentés  
» par ces bêtes et s'agitant dans leur sup-  
» plice. Les vers rampaient sur eux com-  
» me des nuages d'ombre ; les âmes des  
» victimes assistaient au châtement de  
» leurs meurtriers et disaient : « O Dieu,  
» ton jugement est juste ! »

» Et près de ce lieu, j'en vis un autre  
» non moins resserré dans lequel un pus  
» infect découlait du corps des suppli-  
» ciés et formait comme un marais. Il s'y  
» trouvait des femmes ayant du pus jus-  
» qu'au cou et en face d'elles un grand  
» nombre d'enfants nés avant terme,  
» qui pleuraient. Des langues de feu  
» s'échappaient de ces enfants et ve-  
» naient frapper les yeux des femmes :  
» c'étaient celles qui avaient conçu et  
» s'étaient fait avorter.

» Il y avait aussi des hommes et des  
» femmes brûlés jusqu'à mi-corps, plon-  
» gés dans un lieu de ténèbres, fouettés  
» par des démons cruels, les entrailles  
» rongées par des vers infatigables : ceux-  
» là avaient accusé les justes et les avaient  
» livrés.

« Et près d'eux se trouvaient encore des  
» hommes et des femmes aux lèvres ron-  
» gées et ayant devant les yeux un fer  
» brûlant ; c'étaient les blasphémateurs et  
» ceux qui avaient calomnié la voie de la  
» justice. Et en face d'eux, d'autres hom-  
» mes et d'autres femmes dont la langue  
» était rongée et qui avaient dans la bou-

» che un feu brûlant : c'étaient les faux  
» témoins.

» Et dans un autre lieu se voyaient des  
» cailloux brûlants plus aigus que des  
» épées et que des aiguilles, sur lesquels  
» roulaient des hommes et des femmes  
» vêtus de haillons : c'étaient les riches  
» orgueilleux qui, négligeant les recom-  
» mandations divines, n'avaient eu pitié  
» ni de l'orphelin ni de la veuve.

» Dans un autre très grand marais plein  
» de pus et de sang, et bouillant dans ce  
» mélange se trouvaient des hommes et  
» des femmes enfouis jusqu'aux genoux :  
» c'étaient ceux qui avaient prêté de l'ar-  
» gent et réclamé les intérêts des intérêts.  
» D'autres hommes et d'autres femmes se  
» précipitaient du haut d'un escarpement,  
» puis étaient aussitôt chassés par leurs  
» bourreaux qui les obligeaient de regagner  
» le même sommet d'où ils se précipitaient  
» de nouveau, sans repos ni trêve. Les  
» hommes étaient ceux qui avaient souillé  
» leurs corps en se comportant comme des  
» femmes ; les femmes étaient celles qui  
» s'étaient unies entre elles comme  
» l'homme s'unit à la femme.

» Et auprès de ce précipice était un lieu  
» plein de flammes, où se tenaient les  
» hommes qui, de leurs propres mains,  
» s'étaient fait des statues pour les adorer.

» Auprès d'eux, d'autres femmes et d'au-  
» tres hommes tenaient des verges et se  
» frappaient les uns les autres, sans que

» ce châtimeut cessât jamais ; et d'autres  
» encore, dans le voisinage de ceux-ci,  
» hommes et femmes, brûlaient et se tor-  
» daient et grillaient : c'étaient ceux qui  
» avaient abandonné la voie de Dieu. »

Un mot d'abord sur l'auteur de ce frag-  
ment. Il se désigne seulement, dans ce qui  
nous reste, comme un des apôtres, mais  
il n'est pas douteux que nous ayons là  
une partie de l'Apocalypse que le chris-  
tianisme primitif attribuait à saint Pierre.  
Clément d'Alexandrie, qui la croyait au-  
thentique, nous en a conservé trois passa-  
ges relatifs aux châtimeuts des femmes cou-  
pables ; or, la mention de langues de feu  
qui viennent frapper les yeux des femmes  
se retrouve dans un de ces fragments com-  
me dans le morceau d'Akhmîn. Les deux  
autres citations n'y figurent pas, mais l'es-  
prit en est le même, et il ne faut pas ou-  
blier que la partie recouvrée n'équivaut  
même pas à la moitié de l'ensemble, dont  
les auteurs chrétiens ont indiqué l'éten-  
due.

Un jeune homme ayant, par amour, tué  
une jeune fille, vient se confesser à saint Tho-  
mas. L'apôtre fait revenir la victime à la vie  
et lui demande de décrire l'endroit où elle  
a séjourné. La jeune fille entre alors dans de  
longs détails sur ce qu'elle a vu aux enfers  
et son récit présente beaucoup de points  
communs avec celui que nous venons de  
traduire. C'était là, pour Renan, « la pre-  
mière esquisse d'un enfer chrétien, avec

ses catégories de supplices ». Mais le livre d'où elle est extraite, les *Actes* apocryphes de saint Thomas, n'est pas antérieur à la seconde moitié du deuxième siècle; l'Apocalypse de Pierre est incontestablement plus ancienne. M. Harnack a proposé d'en placer la rédaction à l'époque de Trajan et l'on pourrait même remonter plus haut, vu l'absence de tout emprunt à l'*Apocalypse* de saint Jean et de toute influence exercée par cette composition.

Une autre description de l'enfer se trouve dans le livre apocryphe intitulé l'*Ascension d'Isaïe*. Cet ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, se compose d'éléments assez disparates, juifs et chrétiens, mais ce qui est relatif à l'enfer et au séjour des justes est l'œuvre d'un gnostique qui devait vivre vers l'an 120. Or, dans le même livre, on constate l'influence de l'*Évangile* de saint Pierre, découvert en même temps que l'*Apocalypse*; il est donc permis de croire qu'*Évangile* et *Apocalypse* sont contemporains, appartenant l'un et l'autre à la fin du premier siècle, et que la nouvelle *Apocalypse* mérite seule d'être appelée aujourd'hui « la première esquisse d'un enfer chrétien ».

« Comme l'auteur des *Actes de Thomas*, écrivait Renan en 1879, l'auteur de l'*Ascension d'Isaïe* est un des précurseurs de Dante, par la complaisance avec laquelle il s'étend sur la description du ciel et de l'enfer. » Entre l'*Apocalypse* de Pierre et le

poème dantesque, les analogies sont telles que l'on serait tenté d'admettre l'existence, au moyen âge, d'une traduction latine, aujourd'hui perdue, de l'*Apocalypse*. Mais il est inutile d'avoir recours à cette hypothèse. L'*Enfer* de Dante n'est pas un fait isolé dans l'histoire ; comme l'ont montré Foscolo d'abord, puis Ozanam, il se rattache à une longue série d'œuvres, tant littéraires qu'artistiques, qui remontent elles-mêmes, à travers le moyen âge, aux récits apocryphes qui circulaient dans les communautés chrétiennes sous l'Empire romain. Nous ne pouvons pas encore dire qu'avec l'*Apocalypse* de saint Pierre nous tenions la première maille de cette longue chaîne, mais du moins nous rapproche-t-elle, plus que toutes les œuvres analogues, du point de départ chrétien des descriptions du monde infernal.

Ces descriptions ne sont certainement pas fondées sur l'ancienne littérature juive, qui se préoccupe si peu de l'au-delà. Il faut y reconnaître un élément étranger, qui peut bien avoir pénétré dans le monde syrien avant l'ère chrétienne — notamment parmi les ascètes dits *Esséniens* — mais dont on demanderait vainement les origines à la Bible. Or, nous savons que l'Égypte et la Babylonie, plus récemment la Perse, ont possédé de nombreuses et riches traditions sur le pays des morts, et l'on pourrait être tenté d'abord de chercher dans ces pays d'Orient le prototype de l'Enfer chrétien.

Cette opinion se heurterait pourtant à une grosse difficulté. Les Syriens du premier siècle parlaient et lisaient l'araméen et le grec, mais rien n'autorise à croire qu'ils entendissent l'égyptien et l'assyrien. C'est par le grec, la langue de nos Évangiles et de nos Apocalypses, que des idées précises sur l'enfer, étrangères à la vieille littérature juive, ont dû s'introduire dans les cercles palestiniens.

Or, il se trouve précisément que les descriptions des enfers, la peinture de la joie des élus et des souffrances des réprouvés, ont été de tout temps des sujets familiers tant à l'art qu'à la littérature hellénique. Nous en avons comme la « première esquisse » dans l'*Odyssée*, et c'est même là, avec la descente d'Énée aux enfers dans l'*Enéide*, le seul texte complet que nous ayons conservé à ce sujet. Mais nous savons qu'il y en avait quantité d'autres et qu'une « descente aux enfers » était un des épisodes les plus communs dans les poèmes grecs que nous avons perdus. Une peinture grecque célèbre entre toutes, l'*Enfer* de Polygnote, exécutée à Delphes vers le début du cinquième siècle, trouva de nombreux imitateurs. « J'ai vu, dit un personnage d'une comédie de Plaute, beaucoup de tableaux des tortures de l'Achéron. » Il nous en est parvenu des spécimens sur des vases peints de l'Italie méridionale et sur les murs de tombeaux étrusques. Si la plu-

part de ces œuvres ont péri, leur influence est restée sensible ; les poètes guidaient la main des artistes et les artistes, à leur tour, inspiraient les poètes, leur fournissaient des traits nouveaux en précisant le lieu de la scène. Cela est particulièrement frappant dans l'*Énéide*, où Virgile, tout en suivant des modèles grecs, paraît souvent décrire des tableaux.

La curiosité des choses de l'autre vie a été surtout développée chez les Grecs par le pythagorisme et par l'orphisme. Il existait un récit d'une descente aux enfers attribuée à Pythagore. Quand on rencontre, dans l'*Apocalypse* de Pierre, la mention des peines réservées aux fabricants d'idoles, on peut se croire d'abord en présence d'une idée toute chrétienne. Il n'en est rien. Pythagore racontait qu'étant descendu aux enfers il avait vu l'âme d'Hésiode attachée à une colonne d'airain et poussant des gémissements lamentables, tandis que celle d'Homère était suspendue à un arbre et entourée de serpents, en punition des mensonges qu'ils avaient débités sur les dieux. Dans l'esprit de la doctrine pythagoricienne, cette philosophie ennemie des images qui est si voisine du christianisme ascétique, Homère et Hésiode étaient des créateurs de dieux, des artisans d'idoles : c'est en cette qualité qu'ils étaient punis dans les enfers. Or, il est évident que le rédacteur de l'*Apocalypse* n'a pas consulté directement

le vieux récit attribué à Pythagore, mais l'écho s'en était transmis à travers une longue série d'imitations qui établissent un lien entre ces œuvres si dissemblables, exactement comme les visions du moyen âge marquent le passage de l'*Apocalypse* de Pierre à l'*Enfer* de Dante.

Le pythagorisme antique a pour frère l'orphisme, dont on a dit justement que c'était le fait le plus intéressant de l'histoire religieuse de la Grèce et dont la persistance a été telle que les derniers orphiques semblent donner la main aux premiers chrétiens. Lorsqu'on lit la collection des oracles sibyllins, on est souvent fort empêché d'y distinguer ce qui est orphique de ce qui est chrétien ou juif. Pour nous en tenir à notre propos, rappelons que des descentes aux enfers, malheureusement perdues, figurent parmi les plus anciens poèmes orphiques. Mais nous avons conservé, de cette littérature, quelques spécimens infiniment curieux. Ce sont des vers gravés sur de minces plaques d'or, découvertes dans des tombeaux de l'Italie méridionale, et qui contiennent des conseils, des indications topographiques, pour guider l'âme dans sa descente aux enfers. « Vous trouverez, à gauche des » demeures d'Hadès, une fontaine et tout » auprès un cyprès blanc. N'approchez » pas trop de cette fontaine. Vous trouve- » rez une autre source d'eau froide cou- » lant du Lac de Mémoire et des gardiens

» se tenant près d'elle. Dites-leur : Je  
« brûle de soif et je meurs. Donnez-  
» moi vite de l'eau froide qui coule du Lac  
» de Mémoire. » Et ils donneront cette  
» eau et vous règnerez alors avec les  
» héros. » Ce texte est probablement an-  
térieur de deux siècles à l'ère chrétienne.  
L'orphisme fournissait ainsi à ses adeptes  
tous les renseignements désirables sur la  
contrée d'où les voyageurs ne reviennent  
pas.

Vers l'époque de Jésus-Christ, la préoc-  
cupation de la vie future était très vive.  
Nous apprenons que sous Caligula Rome  
tout entière courut à des séances de nuit  
où l'on représentait les scènes horribles  
du monde infernal. Juvénal nous dit que  
les œuvres des poètes en étaient pleines.  
Une tradition s'était formée, moitié litté-  
raire, moitié iconographique, et si les raf-  
finés avaient l'*Enéide*, le bas peuple avait  
ses visions et ses diableries. C'est à cette  
source, divisée en mille canaux, qu'ont  
puisé les auteurs de révélations chré-  
tiennes. Citons quelques exemples à l'ap-  
pui de notre manière de voir.

Dans Virgile, au seuil même de l'enfer,  
Enée rencontre « des âmes d'enfants qui  
pleurent » ; Pierre voit aussi « des en-  
fants qui pleurent ». Pour Virgile, ce sont  
des enfants morts en bas âge, tandis que  
Pierre songe aux victimes des avorte-  
ments ; mais l'analogie est trop frappante  
pour être fortuite. Elle laisse entrevoir

une source commune, et l'on peut même supposer que Pierre en est plus voisin que Virgile. Car, à côté des enfants, le poète place les hommes condamnés injustement et les suicidés; il semble donc que l'auteur suivi par lui ait bien eu en vue des enfants morts de mort violente et que la mention du crime d'avortement ait répugné à sa délicate nature. Comme dans l'*Enfer* de Dante, il existe généralement une relation entre le supplice et le crime qui l'a mérité. Ainsi, dans Pierre, les blasphémateurs sont suspendus par la langue, les faux témoins ont du feu plein la bouche, les mauvais riches sont couverts de haillons. Mais le rapport entre le crime et le châtement est fort obscur dans le cas des victimes de passions antiphysiques, obligés de se précipiter sans cesse du haut d'un escarpement. A mon avis, cela ne peut s'expliquer que par une tradition iconographique mal comprise. Le poète Ausone, au quatrième siècle, décrit une peinture de Trèves représentant les enfers. On y voit les héroïnes de la fable, chacune dans l'attitude qui avait caractérisé le plus tragique épisode de son histoire. Or, Sappho est debout, sur le rocher de Leucade, au moment de prendre son élan pour se précipiter dans l'abîme :

*Et de nimbo saltum Leucate minatur  
Mascula Lesbicis Sappho peritura sagittis,*

On sait assez quelle était la réputation de Sappho. Il suffisait qu'une peinture célèbre et souvent reproduite l'eût figurée dans l'enfer, sur le point de se jeter dans les flots, pour qu'une exégèse naïve eût pris pour l'indication de sa peine le tableau de son désespoir d'amour. La confusion était d'autant plus facile que l'auteur de l'*Odyssée* avait placé dans l'enfer même un rocher de Leucade, au confluent du Pyriphlégéthon et de l'Achéron. Et, pour ce qui est des délinquants de l'autre sexe, je me bornerai à rappeler le passage suivant de Pausanias :

« Timagoras s'éprit de Mèlès, jeune  
» Athénien qui, n'ayant que du mépris  
» pour lui, lui ordonna de monter sur le  
» sommet le plus élevé de l'Acropole et de  
» se précipiter en bas. Timagoras, toujours  
» prêt à complaire au jeune homme, se  
» précipita du haut du rocher ; et Mèlès,  
» quand il le vit expirant, eut tant de re-  
» grets de l'avoir perdu, qu'à son tour il  
» s'élança du même sommet et se tua. »

En voilà assez pour expliquer, dans l'*Apocalypse* de Pierre, un genre de supplice qui reste une énigme si l'on ne fait pas appel aux légendes grecques et aux œuvres d'art qui en conservaient le souvenir.

Donc, à notre avis, l'*Apocalypse* dérive de sources grecques, en particulier de la littérature orphique, mais c'est le cas de dire que l'Orient reprenait son bien où il le trouvait. Car l'orphisme hellénique

est un fils lointain des vieilles religions orientales; il a ses racines dans la Chaldée, en Égypte et en Phénicie. Le démontrer nous entraînerait trop loin, mais d'autres l'ont dit et l'ont démontré avant nous. On ne fera jamais, dans l'histoire des origines du christianisme, la part trop grande aux éléments gréco-romains, à la condition toutefois de ne pas oublier une chose: c'est que Grecs et Romains n'ont pas inventé en matière religieuse, qu'ils se sont contentés de recevoir et d'assimiler, et qu'enfin, ce que le christianisme leur doit, ils l'avaient dû eux-mêmes, bien des siècles auparavant, à cet éternel mouvement d'idées d'Orient en Occident que Juvénal a résumé dans une métaphore fameuse : *In Tiberim defluxit Orontes.*

SALOMON REINACH.







